À sauts et à gambades. Salut à Philippe Avron

par **Jacques Téphany** *(texte publié dans les Cahiers Jean Vilar n° 111)*

Philippe Avron nous a quittés après un dernier tour de piste à la fois magnifique et tragique. Nous garderons le souvenir de ces spectateurs en larmes, conscients d'assister à ses adieux à la scène, à Avignon, à la vie. Dans le jardin du Théâtre des Halles qu'il a tant aimé, sous ces frondaisons où l'on se souvenait des combats d'un certain saumon, il nous a donné, l'été dernier, une leçon d'humanité et de courage, et aussi de désintéressement et d'humilité. Son sourire ne cesse de nous habiter, empreint d'une infinie tristesse en ces derniers instants de son séjour à nos côtés, mais sourire toujours juvénile, malin, pétillant, rêveur, indulgent, insolent, amical, ravageur…, tout cela à la fois et plus encore. Et puis il y avait aussi la distinction de toute sa personne, et encore celle de sa diction, rapide, précise, nous offrant à foison des gerbes d'intelligence familière et d'une si parfaite élégance. Philippe Avron avait des élans de mémoire comme on a des élans du cœur. Cœur et mémoire étaient chez lui immenses…

De même que Vilar se contentait de se dire *élève de Charles Dullin*, Avron n'a cessé de se connaître comme *élève de Jacques Lecocq*, animateur et formateur discret d'une génération non seulement d'acteurs d'exception mais d'artistes au service de la cité, leçon dont Ariane Mnouchkine reste aujourd'hui la principale incarnation. Mais l'autre leçon essentielle de Philippe Avron, c'est le plaisir de plaire, non pas de complaire, de toucher par le sourire et le rire parfois percé de gravité, car il excellait dans l'art de la rupture dans le ton, disposition très rare qui appartient aux grands interprètes.
Pour notre part, nous l'avons rencontré pour la première fois dans les années 70 sur les routes champenoises en compagnie de son ami Claude Evrard, autre élève de Jacques Lecocq. Ensemble, nous allions animer (réanimer parfois…) les villages les plus retirés dans des salles des fêtes improbables. Après le numéro Avron-Evrard, nous avions un débat avec le public - nombreux en général, car il n'y avait à cette époque ni télévision ni ordinateurs dans les foyers - auquel nous offrions, pour terminer, la projection d'un film de ciné-club. Heureux temps où l'action culturelle n'était pas pensée comme un échec mais une remise en cause quotidienne de notre destin d'artistes et d'animateurs ! Philippe nous donnait *l'allure poétique* chère à Montaigne (un autre de ses maîtres), et de son aveu même, le fameux *à sauts et à gambades* aurait pu servir de devise à son blason.

Philippe Avron incarnait une histoire à travers des personnages d'exception (le prince Mychkine dans *L'Idiot* de Dostoïevski, Hamlet, Sganarelle et Dom Juan, le juge Azdak du *Cercle de craie caucasien*…) avec une formidable sympathie : on ne pouvait pas ne pas l'aimer ! Philippe Avron nous laisse l'impression d'avoir été *notre* Prospéro, consacrant deux pensées sur trois à la mort sur le ton d'une sagesse détachée mais inquiète : s'il n'a pas joué ce grand rôle, il l'aura du moins vécu.

De même que Tolstoï disait qu'il avait aimé aimer Tchékhov, nous aurons aimé aimer Philippe Avron. Il nous reste à être dignes de lui, à retenir sa leçon : se tenir droit et, si possible, souriants face aux pires moments de notre condition. C'est peu de dire qu'il fut *un ami impeccable*.